

A man with short brown hair, smiling broadly, holds a large red apple in his right hand, presenting it towards the camera. He is wearing a dark grey, long-sleeved button-down shirt. The background is a plain, light-colored wall.

HUGO CLÉMENT
COMMENT
J'AI ARRÊTÉ
DE MANGER
LES ANIMAUX

SEVIL

COMMENT J'AI ARRÊTÉ DE MANGER LES ANIMAUX

HUGO CLÉMENT

COMMENT
J'AI ARRÊTÉ DE MANGER
LES ANIMAUX

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141762-3

© Éditions du Seuil, février 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Marie-Jo

INTRODUCTION

J'AIMAIS MANGER LES ANIMAUX

J'adore la viande. J'aime l'odeur des saucisses grillées au barbecue, un soir d'été, dans le jardin. J'aime le goût de l'entrecôte saignante avec une moutarde à l'ancienne. Les burgers, les brochettes de poulet, les boulettes. J'aime tout, à l'exception des rognons, du foie et de la langue.

Le poisson, c'est pire, j'en raffole. Mon père est un excellent chasseur sous-marin. Né et élevé à Oran, les pieds dans l'eau. Quand j'étais enfant, pendant les vacances au bord de la Méditerranée, il partait à l'aube avec fusil harpon, palmes, combinaison et tuba, et revenait peu avant midi avec un filet plein de sars, de dorades, de rougets et, parfois, de mérus. Il les écaillait, les vidait lui-même, et nous les faisons griller en famille. Je l'ai parfois accompagné. Une seule fois, j'ai réussi à flécher un poisson. Un petit sar moins rapide que les autres. Je n'ai pas persévéré, j'étais un piètre chasseur. Mais, d'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé le goût du poisson, sous toutes ses formes. Cuit ou cru, en sushi, en tartare, en ceviche.

Il fut même un temps où je mangeais des animaux tous les jours. Un temps pas si éloigné. Les végétariennes et végétariens que je croisais alors devaient faire face à mes moqueries. Je ne voyais pas de problème à consommer de la chair animale de manière quotidienne. «Après tout, l'humanité mange de la viande depuis la nuit des temps, c'est la nature, c'est la chaîne alimentaire. En plus, c'est bon, et je ne fais de mal à personne ! Tu sais, il faut manger de tout pour être en bonne santé. La souffrance animale ? Tu crois que, dans la savane, la gazelle ne souffre pas quand le lion l'attrape ? Et

puis, qui es-tu pour me dire ce que je dois faire ? Retourne manger des graines, et fous-moi la paix. »

Ma mère, elle, ça la faisait sourire. Elle n'est pas végétarienne, mais elle mange très peu de viande, depuis toujours. Presque plus, aujourd'hui. Au début de ma vie professionnelle, quand je revenais dîner chez elle, je me moquais gentiment de ses menus. Des soupes, des légumes, du riz. « On ne va pas grossir, hein, ça, c'est sûr. » Elle ne répondait pas aux sarcasmes, n'essayait pas d'argumenter. *C'est ma mère quoi, elle m'aime.* Et puis, débattre avec un jeune trop sûr de lui, c'est fatigant.

Il y a deux ans et demi, c'est elle qui s'est affectueusement moquée de moi. Franchement, elle aurait eu tort de se priver. Parce qu'à ce moment-là j'ai cessé de manger de la viande. Moi qui râlais tant devant les légumes qui composaient nos dîners en famille, je devenais subitement plus radical qu'elle. Sans doute pensait-elle que je ne tiendrais pas longtemps. Mais, depuis, je n'ai pas avalé un seul morceau de vache, de poulet ou de porc. Le poisson, ça m'a pris plus de temps. Quinze mois. Quinze mois pendant lesquels je compensais l'absence de viande par un excès de créatures marines. Ça n'avait aucun sens.

Il y a un an, j'ai donc tout arrêté. Ces deux décisions successives viennent d'une lente prise de conscience, motivée par trois arguments qui sont devenus au fil des mois des évidences :

1. Je n'ai pas besoin de viande et de poisson pour être en bonne santé ;
2. L'élevage et la pêche industriels sont un fléau pour la planète ;
3. La manière dont l'humanité traite les animaux destinés à finir dans nos assiettes est ignoble, car ces êtres vivants sont intelligents et sensibles.

Un seul de ces trois points n'aurait probablement pas suffi à me convaincre de stopper ma consommation de chair animale. Mais les trois cumulés ? Cela devenait pour moi inévitable. Soyons clairs, ce que j'appelle aujourd'hui des « évidences » ne l'était pas encore il y a quelques années.

Ce livre n'a pas vocation à culpabiliser celles et ceux, ultra-majoritaires, qui mangent des animaux. Il serait injuste de reprocher à des individus une pratique mondialisée qui est le fruit de plusieurs siècles de traditions et, souvent, de nécessité. Plus encore, ce serait inefficace : se voir pointé du doigt incite à la défense, pas à la remise en question. La culpabilisation n'avait pas fonctionné avec moi. Je vais donc tenter d'éviter cet écueil, en exposant ici les raisons qui m'ont poussé à devenir végétarien.

Je précise bien : végétarien. Pas végétalien ni végan. Contrairement à une idée largement répandue, les trois termes ne sont pas synonymes. Un végétarien ne mange pas de chair mais peut consommer du lait, du fromage ou des œufs. Un végétalien, lui, ne mange aucun produit d'origine animale. Même chose pour le végan qui, de surcroît, ne porte pas de cuir, de vêtements en laine ni de manteaux remplis de plumes. Il refuse par ailleurs de participer à des activités où les hommes exploitent un animal, comme l'équitation. J'aimerais être végétalien. Je pense que ce régime est plus vertueux pour l'environnement et plus respectueux des animaux, sans requérir un changement radical de mode de vie. Mais je n'y parviens pas encore. Pas pour l'instant. Mon activité professionnelle implique de nombreux voyages, peu de temps pour me nourrir et souvent peu de choix dans les aliments disponibles. Combien de fois ai-je dû me contenter d'un sandwich au fromage dans une boulangerie ou d'une omelette dans certaines zones reculées, seule possibilité en dehors de la viande et du poisson ? Bien sûr, j'essaye de me restreindre autant que je peux. J'ai déjà remplacé le lait de vache par du lait végétal, je n'achète que des œufs bio qui ne proviennent pas d'élevages de poules en cage, et je limite ma consommation de fromage. Mais, pour le moment, je suis donc *seulement* végétarien. Et tous les gens qui me connaissent personnellement le savent. Je ne leur ai pas annoncé ma décision comme on annoncerait une naissance ou un mariage. Simplement, quand on choisit d'adopter ce régime alimentaire, on ne peut pas le cacher très longtemps.

Il suffit de partager un repas avec sa famille ou ses amis pour que le coming out soit inévitable.

« Hugo, je te sers ?

– Merci, mamie, je vais juste prendre des légumes. »

Quelques jours avant Noël, je retrouve ma famille chez mes grands-parents à Colmar, en Alsace. Le plat du jour est traditionnel : du kassler, de la viande de porc fumée, que l'on mange chaud ou froid. Avec un peu de moutarde, c'est à tomber par terre.

« Tu ne veux pas de kassler ?

– Non, merci, je ne mange plus de viande.

– Pourquoi, tu as du cholestérol ?

– Non, je suis végétarien. »

Ma grand-mère, comme le reste de ma famille, est douce, ouverte, amoureuse du grand air, de la mer, de la montagne, et sensible aux causes environnementales.

Les échanges qui ont suivi l'annonce se sont faits dans la bienveillance et la compréhension. Toujours est-il que, depuis que je ne mange plus d'animaux, ma décision est devenue un inépuisable sujet de discussion. Avec mes proches, mes collègues ou des inconnus, tout le monde s'interroge sur mon choix. Tout le monde a un avis. Tout le monde veut participer au débat inévitable que suscite la présence d'un végétarien autour d'une table. Et je sais que tous ceux qui ne mangent plus de chair animale sont dans le même cas.

Nous répétons inlassablement nos arguments, pour nous justifier, tenter d'expliquer. Et tant mieux, car il nous faut, collectivement, poser cette question : faut-il manger les animaux ?

Jonathan Safran Foer a produit un ouvrage capital sur le sujet¹. Des milliers d'écrivains, de penseurs, de scientifiques et de philosophes ont apporté leur pierre à l'édifice, et je n'ai pas la prétention ici d'écrire un livre révolutionnaire.

1. Afin de ne pas alourdir le texte de notes, les références citées sont regroupées en fin d'ouvrage, p. 183-190.

Mon ambition, la voici : expliquer ma prise de conscience, donner des faits, regrouper des arguments clairs et robustes destinés aux végétariens ou aux végans qui veulent convaincre, mais aussi et surtout aux millions d'omnivores qui s'interrogent.

Beaucoup admettent aujourd'hui que la viande et le poisson proviennent d'un système violent et destructeur. Il suffit parfois d'en savoir un peu plus pour franchir le pas. L'image de trop, un chiffre supplémentaire ou une nouvelle information. La décision de ne plus manger les animaux peut se prendre en ouvrant les yeux sur ce qu'on refusait de voir. J'en sais quelque chose, je suis passé par là.

1.

L'INTELLIGENCE DU JAMBON

Je n'aimais pas les animaux. J'aimais les manger, ça oui, j'aimais le goût de leur chair. Mais je n'ai jamais eu un animal de compagnie et je n'ai pas envie d'en avoir. N'ayant pas grandi à la campagne, je n'ai pas non plus côtoyé au quotidien des animaux d'élevage. Quand j'étais plus jeune, mes parents avaient un chat. Une femelle nommée Éclipse. Je la caressais de temps en temps. Elle était mignonne avec son pelage roux, noir et blanc caractéristique des « Isabelle », comme on les appelle à Toulouse. Bien des années plus tard, un matin, ma petite sœur la trouva morte dans le couloir. Je ne ressentis pas de tristesse particulière, juste un peu de nostalgie associée à des souvenirs d'enfance. Quant aux chiens, je m'en suis toujours méfié. Ceux qui aboient quand on s'approche me mettent encore mal à l'aise aujourd'hui. Et, même si je regarde désormais les animaux avec plus de tendresse et d'intérêt, je ne les apprécie pas au point de passer des heures à m'en occuper. En revanche, je ne les tue plus. À l'inverse, beaucoup parmi nous disent les adorer, tout en rémunérant des industriels qui les exécutent à leur place. Pour des millions d'individus, le chien ou le chat est considéré comme un membre à part entière de la famille. Ils le protègent, le cajolent et lui reconnaissent un caractère et des sentiments similaires à ceux de l'être humain. Mais, dans le même temps, ils mangent du cochon, des vaches ou du poulet. L'affection qu'ils éprouvent pour un animal ne les empêche pas d'en faire souffrir indirectement des milliers d'autres, élevés et abattus dans des conditions effroyables.

Mon meilleur ami s'appelle Bastien. Il est comme un frère pour moi. Nous nous sommes rencontrés quand nous avions six ans. Mes parents venaient de quitter l'Alsace pour s'installer dans une banlieue pavillonnaire à côté de Toulouse. Bastien habitait la maison d'en face, avec sa sœur et ses parents. Sa mère, Marie-Jo, une femme d'une douceur et d'une gentillesse sans pareilles, adorait les animaux. Elle s'occupait de chats, de chiens et d'oiseaux dont elle prenait soin comme une maman de ses enfants. Les voir malades ou blessés la rendait profondément triste, inquiète. Quand un chat abandonné traînait dans le quartier, elle lui offrait des croquettes puis finissait par l'adopter. Sa maison était un refuge pour bêtes délaissées en tout genre. Marie-Jo aurait été bien incapable de tuer une poule égarée dans son jardin. Elle l'aurait plutôt recueillie, soignée, nourrie, tenue à l'abri des prédateurs. La poule aurait mené une existence confortable et paisible sous l'œil attendri de son ange gardien. Pourtant, Marie-Jo mangeait du poulet, qu'elle achetait en barquettes au Leclerc de Saint-Orens. Elle n'aimait pas la viande rouge, mais elle préparait aussi du bœuf et du porc pour son mari et ses enfants.

Comment une femme si préoccupée par le sort des animaux, qui consacrait une bonne partie de son temps à en prendre soin, pouvait-elle acheter et manger de la chair ? Comment l'industrie de la viande, qui cause la souffrance et la mort de millions d'êtres vivants chaque année, parvient-elle à vendre ses produits à la plupart d'entre nous, y compris à ceux qui se soucient du bien-être animal ?

Deux grandes explications. D'abord, la mise en place par les industries agroalimentaires d'une omerta totale autour des conditions d'élevage et d'abattage des animaux que nous mangeons. « Si tous les abattoirs avaient des murs en verre, tout le monde serait végétarien », disait l'ancien Beatles Paul McCartney. Malheureusement, les lieux de tueries possèdent des murs épais et les professionnels du secteur sont prêts à tout pour qu'aucune information ne filtre. Nous y reviendrons

dans un prochain chapitre, avec ceux qui ont observé le système de l'intérieur.

Mais les amoureux des chiens et des chats mangent aussi des vaches ou des porcs en raison d'une croyance encore profondément ancrée : les êtres vivants que nous consommons ne sont pas dotés d'intelligence et de sensibilité. En tout cas, pas autant que nos animaux de compagnie.

« Non seulement le nombre de chiens et de chats s'est accru, atteignant respectivement 10 millions et 7,5 millions sur le territoire français, mais l'animal de compagnie a, en quelque sorte, changé de statut, écrit le biologiste Yves Christen, spécialiste de l'intelligence animale. De moins en moins esclave, gardien ou chasseur de souris, il s'impose de plus en plus comme un compagnon. On le nourrit avec des boîtes achetées au supermarché, et non plus avec de mauvais restes ; on l'emmène chez le vétérinaire s'il tombe malade. Désormais, il existe même des cimetières pour les bêtes et des psychothérapeutes se spécialisent dans l'animal de compagnie. »

Un chien ou un chat n'est plus seulement un animal. Il devient un individu à part entière, avec une personnalité. Tel chien est fainéant et dort toute la journée ; tel chat est timide et préfère les femmes aux hommes ; quant au berger allemand du voisin, il est joueur avec les enfants mais ne supporte pas ses congénères... La mère de mon ami Bastien était capable d'énumérer de manière très précise les sentiments et les traits de caractère spécifiques qu'elle attribuait à ses compagnons non humains. L'écrasante majorité des propriétaires d'animaux domestiques se comporte ainsi. Des milliers de particuliers mettent d'ailleurs en scène les chiens et chats de la famille dans des vidéos virales, où l'on croit reconnaître des émotions ou des comportements humains. Ici, un labrador content de revoir son maître après plusieurs mois d'absence. Là, un caniche qui, pense-t-on, fait l'innocent après avoir saccagé un canapé.

Cette personnification des animaux domestiques nous impose des règles et des tabous. Aucun père de famille

n'aurait l'idée de manger son fidèle compagnon. Les enfants ne lui pardonneraient jamais une telle infamie. Et ceux qui maltraitent leur boule de poil en la frappant, en la privant de nourriture, voire en la torturant lors de jeux sadiques et stupides, sont à la fois punis par la loi et jetés en pâture à la vindicte populaire.

2 mai 2018, Liévin, dans le Pas-de-Calais. Un promeneur trouve le cadavre d'un chien de race cane corso au pied d'un terril. Le corps de l'animal est transpercé par un pieu. Il a aussi un œil crevé et porte la trace de nombreux coups de couteau. Le couple propriétaire de Little Boy – c'était le nom du chien – avait demandé à deux de ses amis de s'en débarrasser car il effrayait sa maîtresse. Les deux complices l'ont non seulement tué mais aussi torturé. Finalement arrêtés, traduits en justice, ils ont été condamnés respectivement à un an et à neuf mois de prison ferme.

4 mars 2018, dans l'Essonne. Un homme de vingt-deux ans se filme sur le réseau social Snapchat, populaire chez les jeunes, en train de frapper un chiot à coups de ceinture. Six mois de prison avec sursis, 1 000 euros d'amende et interdiction de posséder un animal.

Printemps 2018, dans la région de Caen. Un homme de cinquante ans, père de famille et cadre dans l'industrie, torture une quinzaine de chats. Il les attire avec de la nourriture puis les blesse gravement, en leur broyant les pattes. Dix-huit mois de prison, dont neuf ferme.

Énumérer l'ensemble des condamnations pour actes de cruauté envers des animaux domestiques serait trop long. Il y en a des centaines. Comme la quasi-totalité de la population, j'estime que ces peines sont méritées. Certains voudraient même qu'elles soient plus lourdes. De nos jours et dans nos sociétés occidentales, il paraît naturel de sanctionner durement les bourreaux de chiens ou de chats. Mais, paradoxalement, torturer et tuer des centaines de millions de vaches, de porcs, de poulets et de poissons chaque année provoque beaucoup moins d'émotions. Des études scientifiques ont pourtant

prouvé depuis longtemps que tous les mammifères, de même que la plupart des vertébrés, ressentent de la douleur quand on porte atteinte à leur intégrité corporelle. Un homme, un cochon ou un chien possèdent les mêmes récepteurs sensoriels et les mêmes structures nerveuses qui transportent les messages à travers l'organisme jusqu'au cerveau. Pour être clair : un porcelet qu'on castré sans anesthésie, comme c'est l'usage en France, ressent physiologiquement la même chose qu'un chien ou qu'un humain qui subirait une telle amputation. Sauf qu'on ne castré pas les hommes et que les chiens, eux, sont systématiquement endormis avant l'opération.

Cette schizophrénie m'a sauté aux yeux subitement, il y a quelques années. Je ne me souviens plus quelle image, quelle pensée, ou quelle discussion m'a fait tiquer. J'ai pris conscience, en un instant, que j'ignorais tout des animaux dont je mangeais la chair. Je savais que telle marque de jambon était meilleure que telle autre. Que, dans mon tartare de bœuf, je ne voulais pas de coriandre. Que le serrano et le melon se mariaient à merveille. Mais je ne savais rien de la matière première dont je me nourrissais, jusqu'à ce qu'elle finisse dans mon assiette. Or, si nous connaissions davantage les animaux d'élevage et les poissons, sans doute les considérerions-nous comme des individus, au même titre que nos chiens et nos chats. Il nous deviendrait alors impossible de leur faire du mal et de les tuer pour les manger.

« C'est le recours à une différence métaphysique qui sert à justifier l'utilisation [...] illimitée de l'animal, explique la philosophe Florence Burgat, dans son livre *Animal, mon prochain*. Pensé par opposition au référent normatif "homme" dont il serait l'envers, l'animal est défini selon une structure privative qui met invariablement en relief un manque essentiel : il est sans âme, sans raison, sans liberté, sans conscience, bref, appréhendé à travers une série de négations ou de soustractions. »

Nous exploitons, tuons et mangeons les animaux parce que nous estimons que ce sont des êtres vivants de seconde zone, beaucoup moins complexes et sensibles que nous, bien

entendu, mais également que nos chiens et chats, à qui nous attribuons notre propre sensibilité. Or, nous allons le voir, bon nombre de travaux scientifiques démontrent le contraire.

Le cas du porc est frappant. L'expression populaire « on ne va pas donner de la confiture aux cochons » traduit le mépris ancestral que l'être humain voue à cet animal. Dans l'imaginaire collectif, le porc est associé à la saleté, à la grossièreté, à l'impur et, plus récemment, au harcèlement sexuel. Il vivrait dans la boue et les excréments, si bien qu'il n'inspire ni la crainte, ni l'admiration, ni l'attendrissement, mais le dégoût. Pourtant, le cochon est un animal au moins aussi intelligent que le chien.

« On sait depuis longtemps que les porcs sont des êtres subtils, affectueux, sensibles et dotés d'une intelligence très développée », explique Yves Christen, en sirotant sa bière fraîche. Il fait partie de ces personnes que je peux écouter pendant des heures, sans m'ennuyer une seconde. Je le retrouve un jour de septembre, dans un restaurant près du canal Saint-Martin, à Paris. J'attendais ce déjeuner depuis longtemps car, quand on s'intéresse un peu à l'intelligence animale, Yves Christen, soixante-dix ans, est un personnage incontournable. Président de la Société française de biologie, éthologue¹, spécialiste des léopards – à qui il a consacré de longues années de sa vie –, il a écrit de nombreux ouvrages sur les capacités cognitives des animaux et la manière dont nous les considérons. Physiquement, il est exactement comme je l'imaginai. Un petit monsieur aux cheveux blancs, chemisette, lunettes sur le nez et accent du Sud prononcé qui trahit ses origines marseillaises. Intrigué par ma démarche d'écriture, il a accepté de m'accorder un peu de son temps. C'est lui qui m'a aiguillé vers la plupart des études et des données qui vont suivre. Les porcs et les autres animaux que

1. L'éthologie est la science qui étudie les comportements des espèces animales dans leur milieu naturel.

politiques, ouvriers d'abattoir, éleveurs – en m'accordant du temps. Enfin, merci aux militants de la cause animale, en particulier celles et ceux de l'association L214, dont Sébastien, Brigitte, Isis, Jean-Luc, et William, qui consacrent leur vie à améliorer l'existence des sans-voix.

TABLE

Introduction

J'aimais manger les animaux	7
1. L'intelligence du jambon	13
2. Émotions animales.....	31
3. Le poisson oublié	43
4. L'animal est une personne	55
5. Voulez-vous vraiment savoir?	65
6. Les usines de mort.....	85
7. Massacre en haute mer.....	117
8. La paille et la poutre.....	131
9. Casser les idées reçues	151

Conclusion

Résister	179
----------------	-----

Pour aller plus loin.....	183
----------------------------------	------------

Remerciements.....	189
---------------------------	------------